



HAL
open science

Interroger l'opacité d'une maladie : le saturnisme professionnel comme enjeu sanitaire, scientifique et politique dans la France du XIXe siècle

Judith Rainhorn

► **To cite this version:**

Judith Rainhorn. Interroger l'opacité d'une maladie : le saturnisme professionnel comme enjeu sanitaire, scientifique et politique dans la France du XIXe siècle. Histoire, économie et société, 2017. hal-03388301

HAL Id: hal-03388301

<https://hal.science/hal-03388301>

Submitted on 20 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Interroger l'opacité d'une maladie :
le saturnisme professionnel comme enjeu sanitaire, scientifique et politique
dans la France du XIX^e siècle¹**

Cette contribution prend place au sein de l'entreprise collective, initiée depuis deux décennies en France et dans plusieurs pays européens, qui consiste à historiciser les conditions matérielles de l'activité industrielle, la diversité des réalités et des représentations du corps ouvrier au travail². Dans ce champ, la santé ouvrière à l'ère industrielle a émergé comme un objet historique nouveau, saisi à toutes les échelles des faits sociaux et politiques, du geste laborieux scruté au sein de l'atelier jusqu'aux politiques transnationales du travail élaborées à partir des années 1920. La vitalité récente de ce champ historiographique ne l'empêche pas de demeurer jusqu'aujourd'hui un angle de vue encore marginal, tant dans le domaine de l'histoire sociale des populations que dans ceux de l'histoire de la santé et du travail. Cette faible visibilité, pourtant, ne se limite pas à la recherche historique, loin s'en faut ; elle accompagne le constat d'une imperceptibilité durable des maux du travail dans le champ politique et social contemporain, mais également dans les domaines de l'épidémiologie, de la médecine et de la démographie. S'interroger sur les raisons, les déterminants et les conséquences de cette invisibilité pérenne incombe donc à l'historien-ne. À ce titre, l'histoire du saturnisme professionnel, intoxication par le plomb dans le cadre de l'activité laborieuse, apparaît exemplaire du processus de fabrication sociale, scientifique et politique d'un voile pudique qui a durablement couvert la question des maladies professionnelles, depuis que l'industrialisation des procédés de production, la mécanisation des tâches au sein de l'atelier, l'utilisation croissante de composants chimiques et, enfin, la massification de la main-d'œuvre industrielle ont très largement accru l'incidence et la gravité des maladies professionnelles au sein de la population active. Considérées par certains comme

¹ Je remercie les collègues qui ont, par leurs remarques critiques, contribué à l'approfondissement de ma réflexion sur ce sujet, en particulier au sein du groupe Esopp (CRH-EHESS) et de l'Institut national d'études démographiques (INED, Paris), où j'ai été amenée à présenter mes travaux dans le cadre de ma délégation au sein du Labex iPOPs, en 2015.

² L'ouvrage au fondement de cette nouvelle histoire est probablement celui dirigé par Paul Weindling en 1985, *The Social History of Occupational Health*, London, Routledge Kegan and Paul. Outre les pionniers nord-américains (David Rosner, Gerald Markowitz, *Deadly Dust: Silicosis and the Politics of Occupational Disease in Twentieth-Century America*, Princeton, Princeton University Press, 1991 ; Christopher Sellers, *Hazards of the Job. From Industrial Disease to Environmental Health Science*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000), on ne citera ici quelques ouvrages fondamentaux qui ont contribué à initier ce champ en Europe et en France : Peter Bartrip, *The Home Office and the Dangerous Trades. Regulating Occupational Disease in Victorian and Edwardian Britain*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2002 ; Stéphane Buzzi, Jean-Claude Devinck, Paul-André Rosental, *La santé au travail, 1880-2006*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2006 ; Catherine Omnès, Anne-Sophie Bruno (dir.), *Les mains inutiles. Inaptitude au travail et emploi en Europe*, Paris, Belin, 2004 ; Catherine Omnès, Laure Pitti (dir.), *Cultures du risque au travail et pratiques de prévention au XX^e siècle. La France au regard des pays voisins*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009 ; Anne-Sophie Bruno, Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Catherine Omnès (dir.), *La santé au travail, entre savoirs et pouvoirs (19^e -20^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011. Plusieurs numéros spéciaux de revues sont venus enrichir ces travaux, en particulier : *Santé et travail. Déni, visibilité et mesure. Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°163, 2006/3 ; *Santé et travail. Connaissance et reconnaissance*, numéro spécial de la *Revue française des Affaires sociales*, n°2-3, avril-septembre 2008, 62^e année ; *Santé au travail. Quels nouveaux chantiers pour les sciences humaines et sociales ?*, *Cahiers de la MSH-Alpes, Risque collectifs et situations de crise*, n°9, juin 2008 ; *Health and Safety at Work. A Transnational History*, numéro spécial du *Journal of Modern European History*, vol. 7, 2009/2 ; *Maladies professionnelles genèse d'une question sociale*, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2009, n° 56/1 ; *Santé et travail*, numéro spécial de *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, n°91, 2010/1 ; *Santé au travail : une méconnaissance durable*, numéro spécial de *Sciences sociales et Santé*, vol. 28, n°2, juin 2010 ; *History of the Workplace: Health and Environment at Stake*, *European Review of History*, vol. 20/2, 2013.

le *prix à payer* de la modernité économique, dénoncées par d'autres comme un intolérable tribut au Minotaure du progrès, la morbidité et la mortalité au travail ont fait l'objet, depuis le XIX^e siècle, d'une alternance très irrégulière de courts épisodes de publicisation et de longues périodes de confinement des discours³. À travers le cas emblématique du saturnisme professionnel et de son principal vecteur au cours du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, la céruse, il s'agit d'interroger les implications démographiques, économiques, politiques et sociales des conditions sanitaires de travail dans l'industrie envisagées en longue durée. Outre que l'intoxication par le plomb a constitué au cours de cette période la plus fréquente des maladies professionnelles — avant d'être supplantée à ce titre par la silicose et, plus récemment, par les cancers professionnels —, elle semble surtout pouvoir endosser un rôle de matrice heuristique pour mener à bien une réflexion sur l'opacité des maux du travail dans l'espace public.

Dressons brièvement le portrait de l'assassin, en l'occurrence : la céruse — également dénommée *blanc de plomb* —, carbonate de plomb né de l'oxydation de plaques de métal selon un procédé archaïque amélioré par les Hollandais au XVIII^e siècle, produite en France dans une dizaine de fabriques essentiellement implantées à Paris et à Lille au XIX^e siècle, est massivement utilisée comme pigment de coloration blanche dans la peinture en bâtiment, ainsi que pour d'autres usages artisanaux et industriels secondaires (céramique, dentelles, papiers, ébénisterie, etc.). Envahissant les ateliers de fabrication lorsque les plaques oxydées sont frappées pour en détacher les écailles, les salles de conditionnement lorsque la poudre est pressée dans des tonneaux pour être expédiée, les magasins de marchands de couleurs lorsqu'elle est vendue au détail, les chantiers de bâtiment lorsque les artisans et ouvriers réalisent le mélange de l'huile et des pigments, la bouche, les cheveux, les moustaches et les mains des peintres qui s'adonnent au ponçage des couches successives de peinture, cette poudre blanche s'avère le vecteur principal d'une épidémie saturnine qui, longtemps, ne dit pas son nom. Les symptômes en sont plus ou moins sévères, selon les individus qu'ils frappent et la durée de l'exposition, allant de la constipation chronique et des violentes douleurs abdominales jusqu'à la paralysie des bras, l'encéphalopathie, le coma et la mort. L'objet de cet article est d'éclairer le paradoxe, assurément contre-intuitif, entre l'édification du savoir scientifique et médical sur la toxicité de la céruse et, plus généralement, sur le saturnisme, d'une part ; et, d'autre part, le maintien sur le marché d'un produit pourtant parfaitement identifié comme éminemment toxique, pendant près de deux siècles, du début du XIX^e à la fin du XX^e siècle⁴. Il s'agit donc de montrer comment s'élaborent deux mouvements parallèles, mais néanmoins contradictoires dans leurs objectifs et leurs résultats : d'un côté, la construction d'un corpus scientifique constitué de l'accumulation de travaux empiriques, d'enquêtes épidémiologiques et de thèses de médecine qui ouvrent la voie à un consensus scientifique stabilisé sur l'affection professionnelle, selon une chronologie chaotique, et, de l'autre, un mouvement d'opacification et de construction de l'incertitude scientifique et technique qui procède largement de tentatives avérées de déconstruction et d'oblitération du savoir, tant les enjeux sont forts, en particulier en termes socio-économiques. Rendre compte de l'interaction entre ces deux mouvements contribue, effectivement, à éclairer l'itinéraire de l'accommodement social à l'égard du poison qui caractérise le XIX^e siècle.

³ J'ai montré cette chronologie de pleins et de déliés, à propos du saturnisme professionnel, dans Judith Rainhorn, « La santé au risque du marché. Savoir médical, concurrence économique et régulation des risques entre blanc de zinc et blanc de plomb au XIX^e siècle », dans *Risques industriels. Savoirs, régulations et politiques d'assistance, fin XVII^e-début XX^e siècles*, dir. Thomas Le Roux, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 21-44.

⁴ La première usine française de céruse de quelque importance est fondée à Clichy, près de Paris, en 1809 ; l'interdiction totale de la vente et de l'importation du produit en France est le fruit d'une directive européenne de 1993.

L'invention du saturnisme

Profusion et confusion des coliques

Passage obligé lorsqu'il est question de la généalogie des maux du travail dans l'Europe pré-industrielle, la référence à l'ouvrage classique de Bernardino Ramazzini, le *Traité des Maladies des artisans* (1700), est ici quasiment superflue. En effet, c'est au détour de quelques phrases seulement, que le médecin padouan évoque le saturnisme, dont il semble d'ailleurs largement méconnaître les symptômes. L'étiologie, en revanche, ne lui est pas douteuse, puisqu'il affirme sans détours que « la principale cause qui rend les peintres malades, c'est la matière de leurs couleurs, qu'ils ont continuellement dans les mains et sous le nez »⁵. Les pères fondateurs de l'identification de l'intoxication saturnine sont plutôt à chercher du côté du médecin allemand Samuel Stockhausen, qui a travaillé sur les maladies des mineurs de plomb du Harz et dont le *Traité des mauvais effets de la fumée de litharge*, est publié en latin en 1656⁶. Celui-ci est traduit en français en 1776, alors qu'est sur le point de paraître la première traduction française du traité de Ramazzini par Jean-Antoine Fourcroy, qui complète l'œuvre originale par de nombreux commentaires et une introduction étoffée, en particulier sur la question saturnine, qui lui apparaît comme fondamentale et indûment négligée par l'auteur. De fait, pendant tout le XVIII^e, et jusque dans le premier tiers du XIX^e siècle encore, les « coliques de plomb » sont perdues dans un vaste ensemble de « coliques », terme générique qui désigne toutes sortes de douleurs abdominales, dont les causes sont variées et souvent imprécises : dans une nomenclature interminable, chaque médecin attribue à la pathologie qu'il décrit le nom du lieu où il l'a observée ou celui de la catégorie de population au sein de laquelle il a pu en constater l'apparition. D'où la profusion d'appellations désignant un syndrome similaire qui n'est cependant pas identifié comme une affection unique, quoique le terme de *colique*, par sa récurrence, vienne bientôt constituer la métonymie de l'affection décrite : « colique de Poitou » que François Citois, médecin de Richelieu, attribue à l'excès de boisson des vins verts et acides dans cette région où le raisin ne mûrit jamais complètement⁷ ; « colique du Devonshire », que les Anglais Musgrave et Huxham lient de même à la consommation de cidres acides⁸, à l'image de la « colique de Normandie » décrite à la même époque par le médecin rouennais Vasse ; « colique de Madrid », objet de la thèse de l'Espagnol Luzuriaga⁹ ; ou encore « des Indes », « de Cayenne », « de Surinam » et « de Madagascar »... « Colique des peintres », « des potiers », « des barbouilleurs », « des gens de mer », « colique bilieuse maligne », « colique métallique », « colique sèche », ou encore « colique de *miserere* » (« *aie pitié* », indiquant l'ampleur de la douleur ressentie par le malade), etc. : occupations professionnelles et contextes géographiques divers permettent de désigner sous des vocables variables un ensemble cohérent de signes similaires, dont les observateurs ne manquent d'ailleurs pas, à l'occasion, de constater l'étrange ressemblance.

⁵ Bernardino Ramazzini, *Des maladies des artisans* [1700, traduction en français par Fourcroy, 1777], Valergues, Alexitère, 1990, p. 62.

⁶ Samuel Stockhausen, *Libellus de lithargyrii fumo noxio morbifici, ejusque metallico frequentiori morbo vulgo Dicto Hütten die Katze oder Hütten Rauch*, Goslar, 1656.

⁷ François Citois, *De novo et populari apud dolore colico bilioso Diatriba*, Poitiers, Augustoriti Pictonum, 1616.

⁸ William Musgrave, *De arthritide symptomatica*, 1715 (2^e éd.) ; John Huxham, *Histoire et traitement d'une colique épidémique qui régna en 1724 dans le Devonshire*, 1768.

⁹ Ignacio Maria Ruiz de Luzuriaga, *Disertacion medical sobre el colico de Madrid*, Madrid, 1796.

Le saturnisme, une « individualité morbide »

Il faut donc attendre la décennie 1840, au moins, pour que le saturnisme devienne une « individualité morbide »¹⁰ et ce, très largement, grâce aux travaux du médecin français Louis Tanquerel des Planches (1810-1862). Après sa thèse de doctorat en médecine, soutenue en 1834 et intitulée *Essai sur la paralysie du plomb ou saturnine*, Tanquerel des Planches poursuit ses investigations et les publie finalement dans un ouvrage auquel on doit l'apparition du terme clinique « encéphalopathie », sous lequel il range tous les désordres cérébraux qu'il attribue à l'intoxication saturnine (*L'Encéphalopathie saturnine*, 1838). Son œuvre dans le domaine est couronnée par la volumineuse somme parue, en 1839, sous le titre *Traité des maladies du plomb ou saturnines* qui, ambitionnant de dresser un panorama complet des connaissances médicales sur le saturnisme, sanctionne la position éminente de son auteur dans le paysage médical¹¹. Le rôle considérable de Tanquerel consiste en effet à établir, après deux siècles d'errance diagnostique, l'étiologie unique de l'ensemble des affections présentant les symptômes du saturnisme et, notamment, à imposer l'identité, longtemps ignorée puis, tout aussi longtemps discutée, entre coliques « végétales » et coliques « minérales » (ou « métalliques ») : le médecin parisien établit qu'il s'agit bien d'une pathologie unique, dont le responsable est le plomb, quelle que soit la voie de son absorption. Relisant les observations des médecins du siècle qui l'a précédé, Tanquerel affirme le premier, de manière étayée, l'identité pathogénique de toutes les coliques présentant le même syndrome, s'opposant par là frontalement à la doctrine de l'hôpital de La Charité, pépinière médicale et arène intellectuelle de la médecine européenne à cette date.

Convoquant de nombreux cas cliniques à l'appui de son raisonnement, Tanquerel traque le plomb parmi les causes de *toutes* les coliques... et le trouve. Ainsi de la démonstration éclatante à propos de la portière de la rue des Petits-Augustins : souffrant de violentes coliques abdominales demeurées inexplicables, cette femme déclare n'avoir eu aucun contact avec le plomb, ne prendre aucun médicament et ne pas avoir fréquenté de locaux fraîchement peints. Visitant l'appartement où elle se tient jour et nuit, Tanquerel découvre un entresol d'immeuble au plancher « en mauvais état et troué dans une infinité de points » par lesquels s'échappe régulièrement la céruse broyée et tamisée dans le laboratoire de parfumeur situé au rez-de-chaussée de l'immeuble. On ne peut exposer de manière plus convaincante la cécité de ses confrères. Même si le jeune frondeur, âgé de 29 ans, prépare probablement par là même le naufrage de sa carrière hospitalière et universitaire, il n'en est pas moins parvenu à s'imposer comme celui que certains ses collègues désignent du nom de « champion *naturel* de la pathologie saturnine »¹² dès les années 1840, et à faire accepter, quoiqu'à petits pas, une nouvelle doctrine toxicologique qui sert de fondement à la plupart des travaux postérieurs pendant un demi-siècle au moins. La traduction rapide dont est l'objet le *Traité des maladies du plomb* en allemand (1842) et en anglais (1848) témoigne de son caractère novateur et de son importance dans la circulation des savoirs sur le saturnisme à l'échelle européenne.

L'imprégnation est lente, pourtant. Il faut attendre la décennie 1880 pour que le terme de « colique de plomb », qui a longtemps servi de métonymie à la maladie, cède définitivement le pas à celui de « saturnisme ». À mesure que la catégorie nosographique se précise et que le savoir sur l'affection s'élabore, le tableau clinique se complexifie : à la fin du siècle, « intoxications », « anémies », « paralysies », « arthralgies », « encéphalopathies », « névropathies », « cécités », « hystéries », « cachexies », etc., toujours affublées de l'adjectif

¹⁰ Gédéon Meillière, *Le saturnisme. Étude historique, physiologique, clinique et prophylactique*, Paris, Octave Doin Editeur, 1903, p. 17.

¹¹ Le *Traité des maladies de plomb ou saturnines* comprend deux volumes de 550 et 551 pages, publiés chez Ferra, à Paris, en 1839.

¹² *Archives générales de médecine, Journal complémentaire des sciences médicales*, IIIe série, tome X, Paris, Béchet et Labé, 1841, p. 510. C'est moi qui souligne.

« saturnines », rendent plus subtil et plus obscur un savoir spécialiste dont la technicité s'est accrue avec le temps. Les thèses de médecine se multiplient, d'autant que le saturnisme, qui affecte plusieurs organes (presque tous, à la vérité : rein, système digestif, système nerveux central et périphérique, système de la reproduction, etc.), se retrouve dans nombre de spécialités médicales. De fait, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, en raison de leur caractère de plus en plus technique, le discours clinique et les controverses médicales sont très peu relayés hors d'une arène spécialisée qui reste relativement autonome, ce qui contribue à l'invisibilité du problème dans l'espace public : à mesure qu'il gagne en complexité, le propos médical s'enferme dans le champ hautement technique de la médecine et s'exclut du débat collectif qui ne peut accueillir qu'un consensus fixé et aisément vulgarisable.

À mesure que s'élabore le savoir médical et toxicologique sur le saturnisme, c'est bien la céruse, fabriquée dans une dizaine d'usines en France au XIX^e siècle, mais massivement utilisée sur les chantiers de peinture et dans quantité d'autres activités artisanales et industrielles, qui est désignée comme le vecteur de la majorité des cas d'intoxication saturnine au sein de la population ouvrière, au point d'être incriminée par certains médecins et hygiénistes comme *le* poison industriel par excellence, responsable de ce qu'il convient désormais d'appeler une épidémie saturnine. Dans le même temps, la désignation du poison s'accompagne d'une entreprise de déni de sa toxicité, orchestrée par des acteurs variés aux objectifs convergents, qui participent très largement au processus d'invisibilisation de la pathologie dans la sphère publique.

Grammaires de la dénégation

Responsable, mais pas coupable. Voilà, en substance, le discours dominant au sujet de la dangerosité de l'industrie cérusière, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. À travers pratiques professionnelles et stratégies discursives qu'il convient d'analyser, se construit, au cours de cette période, l'accommodement social et politique au risque professionnel dans l'activité industrielle.

L'opacité statistique du fait pathologique

Le saturnin du XIX^e siècle n'a pas de visage : au-delà de quelques fragments, on peine à voir ou à entendre les ouvriers de la céruse. Le saturnisme est un intéressant indicateur de l'évolution à la fois épistémologique et politique qui voit la science statistique prendre le pouvoir comme élément de véridiction des faits qu'elle décrit. Là où la première moitié du XIX^e siècle se contentait de l'affirmation d'une dangerosité globale liée au procédé de fabrication de la céruse et aux gestes du travail, les argumentaires — ceux des pouvoirs publics, en particulier — se truffent bientôt de chiffres comme éléments de scientificité des discours tenus sur la maladie et ses conséquences sociales, selon un phénomène que l'historienne britannique Libby Schweber a décrit comme une « réinvention de la démographie », dont elle place le commencement à la fin des années 1860¹³. Le chiffre abonde donc — même si l'on constate aisément que tous les acteurs ressassent inlassablement de rares données identiques, se les approprient, les manipulent, les brandissent, les profèrent et les instrumentalisent à des fins démonstratives, avec un bonheur et une rigueur variables. Le chiffre est à coup sûr l'un des éléments fondamentaux de la grammaire de la dénégation

¹³ Libby Schweber, *Disciplining Statistics. Demography and Vital Statistics in France and England, 1830-1885*, Durham, Duke University Press, 2006, p. 67 et *passim*. Sur l'essor des statistiques épidémiologiques en France et en Grande-Bretagne dans le second XIX^e siècle, voir également les pages éclairantes de Luc Berlivet, dans « Déchiffrer la maladie », dans Jean-Pierre Dozon, Didier Fassin (dir.), *Critique de la santé publique : une approche anthropologique*, Paris, Balland, 2001, p. 75-102.

qui régit la question saturnine et, en particulier, cérusière dans cette seconde moitié du XIX^e siècle. Car, à mesure que les données chiffrées s'élaborent, elles sont dans le même temps l'objet d'une défiance affichée et de mises en causes publiques réitérées, de la part des avocats comme des contempteurs de la céruse, qui manient tous le nombre avec une remarquable ambiguïté : si la plupart dénie à la statistique la capacité à rendre compte de la morbidité du secteur, ils la convoquent également à l'envi pour servir leur propos. Ainsi, les statistiques deviennent l'enjeu d'une lutte entre les deux camps qui se structurent à la fin du siècle, chacun dénigrant les données chiffrées de l'adversaire, tout en en brandissant de nouvelles, censément plus vraisemblables.

Les données chiffrées élaborées servent surtout à établir des comparaisons. Comparaisons entre les époques, d'abord, afin d'apprécier l'évolution de l'épidémie de saturnisme professionnel au regard des réglementations mises en œuvre : c'est le cas par exemple du *Rapport sur l'intoxication saturnine à Paris* réalisé par Armand Gautier pour le Conseil d'hygiène publique et de salubrité de la capitale en 1891, qui alerte en particulier sur l'augmentation du nombre de décès de saturnins, passé de 5 par an en 1876-1880 à 16 par an pendant la période 1887-1889¹⁴. Comparaisons entre les établissements industriels, ensuite, afin de mettre en valeur les bons et les mauvais élèves de la réglementation en matière d'hygiène des ateliers, tel le rapport du Dr Jules Arnould distinguant l'usine de céruse Théodore-Lefebvre, dont « le déchet sanitaire » s'élèverait à « 4 malades par an pour 100 ouvriers [...] alors que d'autres ont encore 22 à 56 malades pour 100 »¹⁵. De même, le relevé systématique de l'entreprise de provenance des ouvriers malades par les médecins des hôpitaux lillois, à partir des années 1870, a pour objectif la dénonciation auprès des pouvoirs publics, municipaux et préfectoraux, des établissements générant le plus grand nombre de malades. Comparaisons des professions ouvrières affectées par la maladie, enfin, dont l'objectif est là encore de définir les secteurs industriels qui nécessitent une surveillance renforcée de la part des pouvoirs publics : c'est l'objet de la contribution d'Adolphe Gubler et Henri Napias au Congrès international d'hygiène, tenu à Paris en 1878, qui met en évidence la surreprésentation massive des ouvriers cérusiers et des peintres dans le tableau des professions affectées par le saturnisme, fournissant en 1877 près des trois quarts de l'ensemble des malades et 90% des saturnins décédés¹⁶.

La majorité des acteurs déplore cependant la rareté de statistiques fiables, à la fois pour prendre la mesure du phénomène épidémiologique et pour étayer (ou non) l'efficacité des politiques de régulation hygiéniste qui cherchent à diminuer la morbidité par un aménagement des conditions matérielles de travail. Parce que l'identification clinique de la maladie pose encore de nombreuses questions, parce que les enquêtes chiffrées vont chercher les saturnins là où ils ne sont pas (à l'hôpital), parce que la conception de la distribution entre le « normal » et le « pathologique » au sein des classes populaires résiste alors largement aux tentatives d'élaboration de dispositifs d'objectivation statistique, la mise en cause réitérée des données chiffrées vient donc nourrir la controverse sur la céruse, à l'appui de son innocuité ou, à l'inverse, du danger qu'elle représente.

¹⁴ Dr Armand Gautier, *Rapport sur l'intoxication saturnine à Paris au Conseil d'Hygiène et de salubrité du département de la Seine*, Paris, Imprimerie Chaix, 1891.

¹⁵ Jules Arnould (1830-1894), *Assainissement de l'industrie de la céruse*, Société industrielle du Nord de la France, Lille, Impr. Danel, 1879, p. 8.

¹⁶ Rapport de MM. Gubler et Napias, Exposition universelle internationale de 1878 à Paris, *Congrès international d'Hygiène tenu à Paris du 1^{er} au 10 août 1878*, Paris, Imprimerie nationale, 1880, vol. 1, p. 602-603.

Vers « l'usage contrôlé » de la céruse

En ne remettant que très rarement en cause la production du toxique ni son usage, l'ensemble des discours portés sur le poison industriel se contente le plus souvent de décrire et de classer les principales étapes du procédé de fabrication et, ce faisant, légitime l'existence de « ces préparations, malheureusement indispensables »¹⁷. En matière de produit toxique, en effet, l'une des conditions nécessaires pour envisager sa suppression est l'existence d'un produit de substitution. Or, celui-ci, le blanc de zinc (oxyde de zinc), a été identifié dès la fin du XVIII^e siècle et connaît une fabrication de nature industrielle depuis 1845. Construire l'opacité du saturnisme professionnel dans la sphère publique passe, en la matière, par l'affirmation selon laquelle le produit de substitution est inférieur en tous points au produit originel. Le long affrontement sur le marché de la peinture entre les deux produits concurrents est l'un des faits marquants de cette histoire d'accommodement¹⁸. Les discours sur l'innocuité questionnée du produit de substitution et sur ses qualités techniques intrinsèques occupent une ample production éditoriale de nature technique — aisance d'application des peintures, résistance aux intempéries, capacité de couverture et opacité, etc. —, qui sert, de part et d'autre, à accréditer ou, au contraire, à dénigrer, la valeur du substitut. La technicisation du débat, en l'occurrence, apparaît comme une stratégie destinée à confisquer le débat public, à en exclure les non-professionnels, en particulier les politiques et l'opinion publique, fût-elle éclairée.

Le processus d'oblitération du danger saturnin, à l'œuvre dans la seconde moitié du XIX^e siècle, consiste à accréditer l'idée selon laquelle on peut « fabriquer de la céruse avec autant de sécurité que du pain chez les boulangers »¹⁹. À l'heure où la grande monographie d'usine, telles celles écrites par Louis Reybaud ou Julien Turgan dans les années 1860-1870, devient un genre littéraire qui s'inscrit dans le « culte de la cheminée qui fume » caractérisant l'âge industriel²⁰, la description des ateliers de travail évoque avec une précision chirurgicale et admirative les différentes étapes de fabrication du produit. Les gravures représentent les ouvriers au travail, les outils et les machines, comme dans l'atelier de fabrication de céruse de la Veuve-Pérus, à Lille (fig. n°1). Tout y est, sauf l'essentiel : la poussière de céruse qui envahit les ateliers de travail, inhalée et ingérée par les ouvriers.

17 Henri Bréchet Fils, « Mémoire sur les accidents résultant de la fabrication de la céruse », *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, 1834, 1^{ère} série, vol. XII, p. 73.

18 J'en ai longuement fait état dans Judith Rainhorn, « La santé au risque du marché... », art. cit.

19 Dr J. Jeannel, *Causeries scientifiques : l'opinion publique - l'empoisonnement par le plomb dans les fabriques de céruse - perfectionnement des institutions d'hygiène publique - Usine Théodore Lefebvre et Cie*, Lille, Impr. Danel, décembre 1877, p. 7. L'analogie fait sourire quand on sait les difficultés que l'imposition du pétrin mécanique a suscité chez les boulangers au cours du XIX^e siècle, cette « modernisation » devenant un cheval de bataille de l'hygiénisme à la fin du siècle : voir François Jarrige, « Le travail de la routine : autour d'une controverse sociotechnique dans la boulangerie française du XIX^e siècle », *Annales HSS*, mai-juin 2000, n°3, p. 645-677.

20 L'expression heureuse est de Geneviève Massard-Guilbaud, dans *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, p. 8. Sur le culte de la science et de la technique à la même époque, voir également Guillaume Carnino, *L'invention de la science. La nouvelle religion de l'âge industriel*, Paris, Le Seuil, 2015, 322 p.

Fig. n°1 — Atelier de broyage de la céruse dans la fabrique Veuve-Pérus, Lille, v. 1885.



Contre le mur de droite de l'atelier, les meules horizontales et leur arbre mécanique, dont le produit est déversé dans les cuves d'eau adjacentes. Source : Julien Turgan, « Usine de céruse Pérus et Cie », dans *Les grandes usines : revue périodique des arts industriels. Description des usines françaises et étrangères* (t.16), Paris, A. Bourdilliat et Cie, Calmann-Lévy, 1885, p. 7. [Source : Cnum - Conservatoire numérique des Arts et Métiers - <http://cnum.cnam.fr>]

Ces nombreuses représentations d'ateliers participent incontestablement de la banalisation de l'évocation de l'espace de travail comme un lieu clair, bienfaisant et rationalisé. De ce fait, elles contribuent à l'édification du discours hygiéniste qui, quoiqu'admettant la dangerosité relative des substances travaillées, insiste sur la nécessité de se prémunir du risque par un certain nombre de précautions en matière de protection individuelle et d'organisation du travail. Anachronisme assumé, on est bien là, un siècle avant l'invention du terme, dans une conception de « l'usage contrôlé » du produit toxique tel que l'ont promue les avocats de l'amiante dans les années 1970-80 : lorsqu'il n'est plus possible de nier la menace que fait peser le poison sur la santé des hommes, les industriels promeuvent le maintien de la production, assorti de précautions hygiéniques et de mesures prophylactiques mises en place dans l'espace de travail. L'usage, ancien, consistant à vilipender la négligence coupable des ouvriers qui méprisent le danger qui les menace dans chacune des opérations de fabrication, prend un relief nouveau : les médecins hygiénistes incriminent sans relâche la *pratique* du produit toxique par les ouvriers, plutôt que le produit lui-même. Il faut donc adapter les hommes aux conditions de travail, et non l'inverse :

Nous devons donc recommander aux ouvriers la plus grande tempérance dans le boire, le manger et les plaisirs de l'amour [...]. Lorsque les ouvriers n'ont pas de raison ni d'empire sur eux-mêmes pour vaincre leur funeste penchant, ils doivent quitter leur profession.²¹

La litanie des ouvriers débauchés aux mœurs répréhensibles accompagne par conséquent de manière immuable la déploration de la maladie et justifie, dans une certaine mesure, le

²¹ Louis Tanquerel des Planches, *Traité des maladies de plomb ou saturnines*, Paris, Ferra, 1839, vol. 2, p. 495.

fatalisme du discours sur les maux du travail, largement imputés au manque de qualification et d'information dont souffrirait la plupart des ouvriers de la céruse. Dans cette *pax toxicologica* (Christopher Sellers) où industriels et hygiénistes, qui partagent la foi dans le progrès et la science et, surtout, dans la capacité de celle-ci à générer des solutions adaptées aux problèmes qu'elle pose, s'accordent implicitement sur l'accommodement aux nuisances, l'innocuité complète de l'industrie n'est pas un objectif, tant la fatalité de l'empoisonnement est au cœur du consensus idéologique qui préside au regard hygiéniste, jusque dans le troisième quart du XIX^e siècle au moins²². Emblématique du risque au travail, l'industrie cérusière l'est donc également de l'arbitrage contemporain entre protection de la santé ouvrière et « progrès » économique et social. À ce titre, la seconde moitié du XIX^e siècle constitue une ère de confinement des discours au sujet des méfaits de la céruse et du saturnisme professionnel.

Un certain nombre d'innovations techniques accompagnent l'apaisement apparent de la question de l'intoxication et des poisons industriels. Pour témoigner de leur « bonne volonté », pour accréditer la possibilité d'une production *presque* inoffensive, nombre d'industriels remplacent l'homme par la machine dans certaines tâches ou mettent au point des outils qui confinent partiellement la poussière afin de réduire les risques d'intoxication. Ces innovations techniques sont très largement publicisées lors des expositions industrielles, locales, nationales ou universelles, au cours desquelles on vante les efforts d'imagination et les investissements financiers de l'industrie meurtrière pour diminuer la toxicité de sa fabrication. Une normalisation technique, largement soutenue, jusque dans les années 1870 au moins, par la sphère hygiéniste, et qui est au fondement d'un argumentaire destiné à protéger la fabrication du produit toxique, reposant sur la rhétorique du risque soi-disant maîtrisé par les industriels.

L'opacité dans la sphère publique de la dangerosité du « blanc poison », d'une part, et de l'épidémie de saturnisme professionnel dont il est largement responsable, d'autre part, repose, on l'a vu, sur la construction concomitante d'une incertitude scientifique longtemps entretenue par l'élaboration tâtonnante du savoir médical, et d'une entreprise de confinement des discours alarmistes au bénéfice d'une doxa hygiéniste qui s'accommode d'une part de risque *inévitables* liés aux procédés industriels. La prise en compte de différentes échelles d'observation permet de constater qu'au moment même où les rapports les plus informés du Comité national d'hygiène et de salubrité publique saluent l'amélioration, voire la « normalisation » hygiénique de l'industrie cérusière qui en fait un secteur à la morbidité *acceptable*, les archives hospitalières — celle de Lille et de Paris, en particulier —, quoique lacunaires, témoignent d'une évolution de la situation sanitaire qui tranche avec l'optimisme hygiéniste évoqué. Quoique peinant à rendre compte de la réalité de l'épidémie saturnine très sous-évaluée, les listes d'entrée de malades à l'hôpital montrent en effet la remarquable stabilité de la prévalence du saturnisme professionnel au cours des trois dernières décennies du XIX^e siècle à l'échelle locale, alors même que les effets délétères de l'industrie cérusière ne semblent plus effrayer médecins et hygiénistes à l'échelle nationale ni dans les instances légitimes du savoir médical.

Malgré les épisodes de mobilisations sociales et politiques sur les conditions sanitaires de travail, qui ponctuent, à intervalles irréguliers, l'histoire de ce toxique, l'enfouissement régulier de ce désastre sanitaire et la répétition des arguments identiques au cours d'un siècle

²² Dans le contexte américain, Sellers parle de *pax toxicologica* à propos de l'idéologie qui a présidé à la fondation de la division d'hygiène industrielle à l'université de Harvard par le Dr David Edsall, après la Première Guerre mondiale ; voir *Hazards of the Job. From Industrial Disease to Environmental Health Science*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2000, p. 141-186.

et demi met en évidence la non-cumulativité des savoirs scientifiques et techniques et, plus largement, un phénomène d'amnésie collective partielle. Le débat sur la peinture au plomb, sur sa fabrication comme sur ses usages, en témoigne largement. Ainsi, lorsqu'au milieu des années 1980, une épidémie de saturnisme infantile se déclare, à Paris, parmi des enfants de familles précaires habitant des immeubles vétustes dont les peintures dégradées mettent à jour les anciens revêtements contenant du plomb, on peut encore lire la surprise des acteurs devant les effets dramatiques des anciennes peintures au plomb dont on avait « oublié » qu'elles pouvaient constituer un poison mortel. Cet « effet-retard » de la céruse, dans la bouche des enfants de la fin du XX^e siècle, est le signe de la nécessité, pour l'historien-ne, de sortir d'un récit progressiste et linéaire sur la santé.

L'histoire des maux du travail et, en particulier, celle des poisons industriels, esquissée ici, permet d'envisager les conditions de la mise en place de ce que l'on peut appeler, en paraphrasant l'historienne canadienne Michelle Murphy, un régime d'imperceptibilité en matière de maladie professionnelle, c'est-à-dire les modalités à la fois sociales, politiques, économiques, techniques et épistémologiques qui sont réunies pour faire émerger ou, au contraire, maintenir dans l'ombre, des faits de nature scientifique qui ont des implications directes sur l'ensemble de ces domaines²³. Car c'est l'entrelacs des formes du marché du travail, des conditions techniques, des éléments macro-économiques et des configurations sociales et politiques qui permettent de comprendre la longue survie du poison.

Judith Rainhorn
Centre d'Histoire sociale du XX^e siècle - UMR 8058
Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne.

²³ Michelle Murphy parle de « régime de perceptibilité » à propos du « syndrome du bâtiment malsain » (*sick building syndrome*), dans *Sick Building Syndrome And the Problem of Uncertainty: Environmental Politics, Technoscience, And Women Workers*, Durham, Duke University Press, 2006.